

## Adresse des Cahiers de Philosophie

Groupe d'études de philosophie,  
escalier C, 1<sup>er</sup> étage, 17, rue de la Sorbonne ; PARIS, V.  
C.C.P. : Paris 14-044-14

### Planning de parution de l'année 1965-1966

Deux numéros spéciaux :

Janvier : L'Anthropologie.

Avril : Art et philosophie.

Cinq numéros de février à mai, avec :

- Les cours de MM. BÉLAVAL, BEYSSADE, GANDILLAC, JANKELEVITCH, Mme MADAULE, MM. MARTIN, RICŒUR, et d'autres professeurs de la Sorbonne et de la faculté de Nanterre dont nous attendons l'accord.
- Des comptes rendus de T.P., G.T.U., et divers travaux d'étudiants (diplômes).
- Un article de M. Alain BADIOU, sur « Philosophie et politique ».

*Pour un an (à partir de janvier)*

### Conditions d'abonnement :

Tout renseignement au Groupe de philosophie.

France : Abonnement, 30 F pour les adhérents à l'U.N.E.F.  
38 F pour les non adhérents.

Etranger : 48 F.

Abonnement par chèque postal ou mandat-carte au C.C.P., Paris  
14-044-14.

Prix de ce numéro, 8 F (U.N.E.F.) et 10 F.

Directrice : Anne CAVROT.

Directrice de la publication : Claude REUMOND.

Adresser les manuscrits au Secrétariat des Cahiers de Philosophie, Groupe d'Etudes de Philosophie, 17, rue de la Sorbonne, Paris, 5<sup>e</sup>, ainsi que les livres pour comptes rendus.

# Cahiers de Philosophie

N° 4

Avril 1966

## sommaire

---

— Quel est l'objet de la philosophie ? .....	3
— Comptes rendus de G.T.U. :	
Héraclite .....	9
Les présocratiques et la violence .....	13
Structures de la violence chez Empédocle .....	19
— J.-F. LYOTARD : Commentaires de Textes .....	23
— GUILLERMIT : Critique du jugement (suite) .....	29
— BELAVAL : L'idée de phénomène .....	45
— P. RICŒUR : Problèmes du langage .....	65

---

PUBLIÉ PAR LE GROUPE D'ÉTUDES DE PHILOSOPHIE  
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS ·· UNEF · EGEL

Cours de M. Ricœur (1965-66, Nanterre).

## PROBLÈMES DU LANGAGE

### IV) VALEURS FONCTIONNELLES ET PATHOLOGIE DE LA POLYSÉMIE.

Ces considérations nous ramènent au problème laissé en suspens de la valeur fonctionnelle de la polysémie. La sémantique descriptive ainsi que la sémantique historique ont mis en lumière un phénomène central : l'aptitude du même nom à conserver un sens ancien tout en acquérant un sens nouveau ; le caractère fonctionnel de la polysémie en dépend ; mais aussi la possibilité d'une pathologie propre au langage. (Par exemple « surcharge » ou *overload* : signifier trop c'est ne plus signifier. Où passe-t-on la frontière entre fonctionnalité et pathologie ?

On peut éclairer ce problème par un parallèle, le même problème de la signification multiple se rencontre au niveau des plus grandes unités du discours telles que rêves, mythe, poème, etc. ; la signification multiple de ces expressions très complexes a donné lieu à des disciplines spécifiques, de caractère exégétique et à une réflexion philosophique propre qu'on appelle herméneutique (herméneutic en grec signifie à la fois énoncer, traduire, expliciter) ; ce problème intéresse à la fois la psychanalyse, la phénoménologie de la religion, la critique littéraire (cf. *The seven types of ambiguity*, de William Empson, Penguin books, 1930) ; de manière différente, ces disciplines rencontrent le même problème, sur un sens premier, immédiat, direct, physique, est édifié un sens second, médial, existentiel ou ontologique, indirect, c'est cette architecture de sens, ce rapport du sens au sens, souvent du sens apparent au sens caché qui constitue la problématique centrale de ces disciplines ; même si ce pouvoir du double sens est inscrit plus bas que le langage (dans la structure du désir, ou dans la valeur physiognomique des éléments cosmiques, ou dans l'imagerie d'origine sensorielle, c'est dans la sphère du langage que l'articulation du sens multiple se constitue. C'est à cette structure complexe du symbole, comme signification de signification, que correspond le concept méthodologique d'interprétation : interpréter, c'est déployer les couches de signification impliquées dans ces expressions symboliques ; les différentes techniques de l'interprétation sont réglées à la fois par les différentes architectures de

sens qu'elles considèrent et par la théorie de base qui constitue leurs règles herméneutiques (psychanalyse freudienne, psychanalyse jungienne, phénoménologie de la religion, critique littéraire, etc.). Comment s'éclaireraient mutuellement les procédures et la sémantique lexicale ?

Les premières montrent clairement la fonction du symbolisme ; en retour la seconde l'origine dans une organisation et un arrangement tout à fait fondamental de tout procès sémiologique. Le symbolisme onirique ou cosmique montre bien comment la même structure — seule du double sens — porte la possibilité de la pathologie et de la fonctionnalité ; chaque symbole (par exemple, les symboles cosmiques) a des significations si nombreuses qu'il perd à la limite tout sens : le feu signifie quelque chose qui brûle, qui chauffe, qui purifie, qui détruit ; l'eau fait vivre et menace ; la polysémie est ainsi une menace pour la valeur distinctive et oppositive d'un terme dans un système. La condition de la valeur fonctionnelle de la polysémie réside donc dans la régulation de la polysémie et non dans son élimination ; un symbolisme n'est signifiant que dans un système ; considéré séparément il signifie n'importe quoi ; il est soumis au processus d'expansion et de surcharge que l'on peut décrire aussi au niveau lexical ; dès lors interpréter consiste non seulement à déployer les multiples significations d'un symbole mais aussi à identifier le genre d'organisation systématique à l'intérieur de laquelle la polysémie est maîtrisée ; c'est toujours dans une « économie du sens » qu'un symbole devient signifiant. La polysémie donne richesse aux symboles, mais seul le système donne une signification limitée et donc définie aux symboles. C'est pourquoi sémantique et structuralisme ne doivent pas être opposés ; les potentialités sémantiques d'un symbolisme ne sont opérantes que grâce à l'action limitante du système. Mais le système ne crée rien : la puissance créatrice de dénomination de transfert de sens, est toute entière du côté de la richesse sémantique. Quand le système opère au niveau d'une communauté entière, le symbolisme devient la « langue » de cette communauté. Les symboles servent alors de références à tous les membres de la communauté ; c'est le cas des symbolismes sociaux ; quand le système opère comme un langage privé, comme une langue individuelle le processus de limitation du sens a sa clé dans le contexte individuel (situation, événement, traumatisme, etc.) dont le code est à déchiffrer.

Si l'on revient à la polysémie au niveau lexical on retrouve les mêmes critères de fonctionnalité, résumés sous l'expression : un symbolisme n'est signifiant que dans un système. Au niveau « parole » (ou au niveau du message) la principale action régulatrice appartient au contexte : les mots sont comme des trésors de signification dont nous ne tirons qu'une part. Quand nous parlons nous n'usons que d'une partie des virtualités sémantiques ; ces virtualités sémantiques sont polysémiques mais leur usage

est monosémique ; du moins autant que le permet le langage ordinaire ; le reste du trésor de sens n'est pas pour autant annihilé : il flotte autour de la phrase et donne l'occasion à l'ambiguïté, au jeu de mots, parfois à la poésie (voir chapitre suivant) ; la présence virtuelle des potentialités signifiantes à côté et autour de cette part de la signification qui a été différenciée par le contexte. Mais il y a d'autres procédures régulatrices : celles que l'on peut appeler procédures de métalangage, liées à la réflexivité du langage sur lui-même ; réfléchissant sur la structure polysémique de nos mots, nous les distribuons en séries, couches, hiérarchies : par-prototo, propre et figuré, abstrait et concret, principal et dérivé, etc. Les collisions au même niveau sont ainsi évitées et un genre de monosémie restauré à l'intérieur de la polysémie ; la distribution fine appartient au même cycle de procédure. Toutes ces procédures tendent à maîtriser la polysémie et à la rendre non seulement inoffensive mais féconde.

Au niveau langue (ou au niveau code) l'action de limitation mutuelle à l'intérieur d'un champ réalise un processus de distribution qui ressemble par certains côtés à ce qu'on a pu observer dans un système phonologique, mais qui a surtout des aspects propres au niveau sémantique ; les unités n'ont pas seulement des relations oppositives : dans un système sémantique le processus de différenciation est une combinaison entre une action limitative exercée par le champ et le processus d'expansion propre à chaque signification sémantiquement riche ; c'est pourquoi il y a des chevauchements, des confusions sur les marges et un conflit permanent entre l'action de différenciation, voire de hiérarchisation et la tendance, virtuellement pathologique, à l'expansion et à la surcharge de sens.

Quelle est alors la racine commune à la pathologie et à la fonctionnalité de la polysémie ? Nous sommes renvoyés à une analyse commencée par Saussure (voir chapitre premier, § 4) et reprise avec Roman Jakobson (voir chapitre 4, § 2) : le langage ne fonctionne pas seulement de manière linéaire, par le moyen de relation syntagmatique, mais requiert un autre axe, celui des groupes de substitution, que Saussure appelle relation et qui met en jeu des relations de similarité à l'intérieur du godcomas ; c'est sur cet axe de sélection et de substitution que se passent les phénomènes mis en jeu par la polysémie. Ce sont ces phénomènes qui font la spécificité de la sémantique. Ils attestent que la linguistique n'a pas affaire seulement avec des rapports de contiguïté et d'opposition, mais aussi avec des rapports de similarité et de substitution non linéaire.

## V) LA SÉMANTIQUE ET LES FONCTIONS DU LANGAGE.

### 1° Nouvelle position du problème

Le chapitre précédent a centré les problèmes sémantiques sur la notion de sens multiples et de changement de sens ; le divorce

a été ainsi accentué entre deux sortes d'héritiers de Saussure : les phonologues et les sémanticiens. Les premiers héritiers de l'École de Prague, conçoivent toute étude structurale comme une science des oppositions distinctes à l'intérieur d'un système ; or la polysémie a révélé l'importance de problèmes où la ressemblance l'emporte sur la différence ou la similarité est le ressort des transferts de sens ; la spécificité du problème sémantique a ainsi été sauvegardée, mais son caractère linguistique en retour a été mis en question. D'où le problème de l'appartenance de la sémantique à la linguistique structurale. Deux voies sont alors possibles : ou bien redéfinir plus largement la linguistique en partant des fonctions multiples du langage ; c'est celles que proposent les essais de Roman Jakobson ; ou bien resserrer le lien entre la sémantique et la phonologie dans un esprit plus proche du structuralisme de celle-ci. On suivra la première voie dans ce chapitre.

Au lieu de partir d'un modèle épistémologique strict, comme celui qui a réussi en phonologie Jakobson revient au tout du langage et développe une réflexion globale sur la diversité de ses fonctions. Plusieurs disciplines voisines ont aidé à cette révision ; d'abord la confrontation avec les anthropologues incline à confronter les problèmes de culture et les problèmes de langage sur le plan intermédiaire de la sémiologie ; d'autre part, les recherches sémiotiques issues de l'œuvre de Charles Sanders Peirce (voir deuxième partie, chapitre 2, de ce cours) invitent également à replacer le langage dans une théorie générale du signe ; enfin la théorie mathématique de l'information et la théorie des ingénieurs des communications offrent à la linguistique « une formulation plus exacte et moins ambiguë, un contrôle plus efficace des techniques utilisées, de même que les possibilités de quantification prometteuses » (Roman Jakobson, essais de linguistique générale, 28). C'est à cette dernière que sont empruntés les termes clairs et commodes de code et de message ; le code désigne le système de référence commun aux interlocuteurs et le message l'événement singulier de l'échange d'informations ; un processus de communications normales opère avec un encodeur et un décodeur : le décodeur reçoit un message : il connaît le code ; mais le message est nouveau pour lui ; grâce au code il interprète le message ; en adoptant ainsi les notions d'encodage et de décodage, le linguiste place tous ses problèmes non seulement dans le champ de la communication, mais dans le domaine des interactions entre messages et codes. (Remarque : le membre d'un groupe linguistique est seul à proprement parler, un encodeur et un décodeur ; le linguiste commence d'abord par être un cryptanalyste qui connaît le message mais non le code). Une reprise du problème sémantique est incluse dans ce rapport code-message : l'idée de code commun recouvre des problèmes de lexicologie et de syntaxe et pas seulement de phonologie ; quant au message il concerne la notion de sens

par les identités et les différences qui sont la matière même de l'information.

(Remarque : la complémentarité du code et du message est une notion plus féconde que la didotomie de la langue et de la parole avec laquelle elle ne coïncide pas exactement : code et message sont des aspects de ce que Godel, dans les cours de linguistique générale, appelle mécanisme de la langue).

Cette nouvelle manière d'aborder le problème du langage par la communication semble contredire l'analyse husserlienne dans la première recherche logique. L'axe principal est ici l'intention de signifier ; il n'est pas essentiel à cette intention qu'elle soit prononcée ou non transmise ou non conclue ou non la notion d'expression est elle-même indépendante de celle de communication : elle est l'exposition même du sens ; s'exprimer n'est pas exprimer soi, mais exprimer quelque chose ; l'intention de dire quelque chose sur quelque chose est le premier facteur pris en considération par le phénoménologue. On montrera dans la seconde partie que linguistique et phénoménologie ne se situent pas au même plan. Le linguiste est un observateur, un descripteur : pour lui la communication est un fait : le phénoménologue procède par analyse essentielle et réflexion transcendante : la communication n'est plus un fait ni un problème ; ces conditions de possibilité sont dans la structure même l'acte de signifier (voir deuxième partie, chapitre 3).

## 2° Facteurs et fonctions multiples du procès de communication

Cf. *Essais de linguistique générale*, p. 28 et suivantes et surtout 213-220.

Jakobson articule ainsi les fonctions impliquées dans le procès de communication : outre le message, la communication requiert plusieurs facteurs : deux protagonistes, émetteur et receveur la référence à un contexte et la référence au code utilisé ; en outre, le rapport code-message comporte deux possibilités, selon que la tension va au code ou au message ; enfin, il faut ajouter la fonction même de contact, la vérification de lignes par les protagonistes.

On arrive ainsi au tableau suivant des facteurs impliqués par tout procédé linguistique par tout acte de communication verbale.

TABLEAU I : Facteurs

destinateur..	message...	destinataire
	Contexte	
	contact	
	code	

A ces six facteurs correspondent six fonctions : la structure verbale d'un message dépend avant tout de la fonction pré-verbale.

L'intention de l'analyse étant de réhabiliter les autres facteurs, le facteur contexte et la fonction référentielle qui lui correspond (ou « orientation vers le contexte ») sont traités sommairement : c'est la fonction dénotative ou cognitive (Sapir) des logiciens et des philosophes.

La fonction émotive est centrée sur le destinataire et son attitude à l'égard de selon qui il parle. Une information est transmise, non sur les choses, mais sur le sujet parlant et ce qu'il éprouve (cf. *De dé interprétatione*, d'Aristote) ; (cf. également *La fonction expressive* de Martinet, *Eléments de linguistique générale* 1, 4, p. 13-14).

A la fonction conative, marque l'orientation vers le destinataire : c'est l'impératif, le commandement, exprimé à tous les niveaux du langage (phonématique, prosodique, morphologique, syntaxique, c'est-à-dire par tous les modes qui font que le langage influe sur autrui.

La fonction pathatique concerne les messages relatifs au contact comme tel (établir, prolonger, vérifier, interrompre la communication).

La fonction métalinguistique marque l'orientation vers le code ; il s'agit des messages où il est question non des choses, mais du langage lui-même, c'est une fonction plus considérable que la définition purement logique ; toutes les fois qu'on définit un terme nouveau par des termes connus, ou que l'on explique un élément du code par un autre élément, qu'on explique le langage par le langage (y ressortissent l'apprentissage enfantin du langage, l'extension de notre lexique puis toutes les opérations de définitions équationnelles, les circonlocutions, etc.

La fonction poétique met l'accent sur le message, comme tel elle n'épuise pas la poésie, mais seulement la fonction poétique de la communication : « cette fonction, dit Jakobson, qui met en évidence le caractère palpable des signes, approfondie par là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » (218). Elle concerne d'abord la configuration optimale du message, sa figure phonique : celle-ci est obtenue par des rapports d'équivalences (entre syllabes, accents, phonèmes, etc.), appartenant à l'axe des substitutions, et utilisées comme règle de construction de la séquence, qui appartient à l'axe des combinaisons ; on définira alors la fonction poétique par la projection du principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison (220) d'où le tableau des « fonctions » correspondant au tableau précédent des « facteurs ».

TABLEAU II : Fonctions

référentielle
émotive - poétique - conative
phatique
métalinguistique

Comment ce schéma des fonctions de communications permet-il la réintégration des questions de sens dans la linguistique ?

Une première réponse est contenue dans le recours aux notions de code et de message la question du sens concerne toutes les valeurs différentielles à l'un ou à l'autre niveau : « les significations linguistiques sont différentielles dans le même sens que les phonèmes sont des unités phoniques différentielles » (39). Mais il en est ici comme au plan phonologique : on ne peut repérer des « variantes » (variantes contextuelles et variantes facultatives, situationnelles) que par rapport à des « invariants » le problème de la signification est ainsi repris à nouveaux frais : les modèles lexicaux appartenant au code, posent des problèmes d'identification et de différenciation, les invariants sémantiques, ont aussi leurs variantes contextuelles et situationnelles où l'on peut reconnaître les significations circonstancielles de Husserl, les particuliers égo-centriques de Russell et même les effets de double sens du chapitre précédent. Tous ces problèmes peuvent être considérés comme des aspects de l'interaction du code et du message.

Si l'on prend pour guide l'idée d'invariant sémantique et le problème corrolaire des identités et des différences, il est possible de déterminer un *aspect sémantique* aux six facteurs et aux six fonctions dénombrés par Jakobson.

Ce serait en effet une erreur de croire que seule la fonction référentielle communique une information, la fonction émotive concerne aussi le sens, dans la mesure où une information différentielle est communiquée concernant les attitudes du sujet à l'égard de ce dont il parle. Cette information sur les « sentiments » (au sens d'Aristote) et non sur les choses concerne bien le message lui-même et pas seulement son exécution. Une possibilité d'analyse linguistique ét « émotion, passion et sentiment » est ainsi ouverte. Là est la place entre eux des recherches de l'école de Lacan sur la structuration de l'inconscient (« l'inconscient est structuré comme un langage ») et de ce qu'on pourrait appeler la sémantique du désir ; la psychanalyse vient à la rencontre de cette analyse ses « représentants » (représentatifs et affectifs) et dans des effets linguistique, dans la mesure où la pollution n'est atteinte que dans de sens qui doivent être déchiffrés.

Quant à la fonction conative, elle comporte aussi un aspect sémantique dans la mesure où l'influence exercée sur autrui est en forme de message (« message conatif ») ; l'impératif est une information de l'action, elle différencie les significations de l'agir humain ; il y a une sémantique du vouloir comme une sémantique du désir.

La fonction phatique est la moins sémantique, mais elle est encore sémantique par contraste : langages vides (Jonesco), bavardage (Heidegger), *L'être et le temps* (§ 35) attestent précisément

que la communication comme telle l'emporte sur le contenu communiqué.

L'aspect sémantique de la fonction poétique pose des problèmes particuliers : la « meilleure configuration possible du message » met en jeu des rapports étroits entre le son et le sens ; le recours au principe d'équivalence, promu au rang de procédés constitutifs de la séquence, met en jeu l'axe de la sélection dont on verra plus loin la fonction proprement sémantique ; d'autre part les récurrences proprement phoniques sont entremêlées aux valeurs métaphoriques et métonymiques qui adhèrent au contenu (voir plus loin). Enfin l'ambiguïté du sens est essentielle à la poésie ; elle est systématiquement cherchée par le jeu de l'équivalence ; or c'est la séquence des unités sémantiques qui assure cet effet d'ambiguïté (élément..., p. 238-240).

Quant à la fonction métalinguistique sa fonction sémantique est immédiate : la référence d'un signe aux autres signes de la langue est au cœur du procès sémantique comme on va maintenant le montrer.

Cette omniprésence des questions de sens, sous-jacentes à toutes les fonctions de la communication, rend plus urgent de spécifier le mécanisme qui commande l'aspect sémantique de toutes les fonctions.

C'est ici que la distinction des deux axes, de concaténation et de substitution (essais, p. 40-41) constitue la contribution la plus importante au problème sémantique. En introduisant ici cette distinction on résout une difficulté fondamentale : si la syntaxe s'occupe des relations des signes entre eux, est-il vrai que la sémantique s'occupe de la relation des signes aux choses ? Si l'on peut contenir les questions de sémantique dans des relations de signe à signe, alors la sémantique peut-elle aussi être contenue dans les bornes des relations intralinguistiques ; c'est à quoi répond la distinction des deux axes : « la syntaxe s'occupe de l'axe des enchaînements (concaténation), et la sémantique de l'axe des substitutions » (p. 40).

Cette analyse permet de combiner la distinction saussurienne des rapports associatifs et des rapports syntagmatiques et l'analyse de Peirce selon laquelle il est toujours possible d'interpréter un signe par un autre susceptible de le traduire et de lui être substitué ; la notion d'interprétant recoupe celle de groupe de substitution d'origine saussurienne et met en évidence le caractère intralinguistique du phénomène de sélection et de substitution. Les problèmes sémantiques sont incorporés à l'étude des modes d'arrangement des signes et deviennent susceptibles d'un traitement structuraliste.

Le second essai de Jakobson (deux aspects du langage, deux types d'aphasie) permet de pousser plus loin cette récupération de la sémantique ; les opérations impliquant la similitude relèvent de la fonction de sélection et de substitution ; elles sont essen-

tielles à toutes interprétations d'un signe par un autre, homogènes sous certains aspects ; on peut ainsi rapprocher les opérations de méta-langage, fondées sur cette interprétation mutuelle des signes et ce que la rhétorique classique avait appelé métaphore ; on pourra parler plus généralement de procès métaphorique pour l'opposer au procès méthodique : le premier repose sur des relations de similarité, le second sur des relations de contiguïté. Le premier correspond à l'axe des substitutions, le second à l'axe des enchaînements ; ainsi peut-on regrouper à partir de ce rôle d'interprétant, des problèmes en apparence disparates : la métaphore, les relations prédicatives, les définitions et propositions équationnelles, etc.

*Discussion* : Cette analyse marque un progrès dans le traitement linguistique de la notion de signification : par la généralisation du schéma code-message (notion d'invariant sémantique, d'identité et de différence), par la différenciation de la communication en fonctions multiples ayant toutes un aspect sémantique ; enfin par la distinction des deux procès métaphorique et métonymique dans la combinaison des signes.

Ainsi, la sémantique est reconquise pour la linguistique et atteint le rapport des signes aux choses par le moyen des rapports de signes à signes.

En retour on peut se demander si on n'a pas perdu une dimension fondamentale de la signification : la visée de la chose ; c'est ce que d'autres analyses, par exemple celle de Wittgenstein tente de sauver, d'abord par la théorie du tableau puis par celle de l'usage ; une théorie de la signification qui élimine le rapport à la chose au bénéfice du rapport de chaque signe aux autres signes risque de payer le bénéfice d'un traitement structural du problème par une élimination plus subtile que la pure et simple exclusion de la notion de signification par les linguistes antérieurs. Chez Jakobson lui-même le rapport de signe à signe vers quoi on tire la « relation sémantique » tente à se résorber dans la fonction métalinguistique qui met en relation avec le code plutôt qu'avec le contexte ; le rapprochement entre le procès métaphorique et les opérations d'interprétant, au sens de Peirce, témoigne cette nouvelle réduction. Mais il reste vrai que, à la faveur de ce rapprochement entre la fonction sémantique et la fonction métalinguistique, un traitement proprement linguistique des problèmes de sens est aujourd'hui possible.

